

L'n songe sans réalité—
Puisque l'infini nous accable,
Que nous sommes des grains de sable,
Egarés dans l'immensité—
Que notre science est amère
Que tout est sujet de mystère,
Que nous cherchons en vain la paix
Et que nos désirs, tristes flammes,
Brûlent et dévorent nos âmes,
Sans jamais être satisfaits ;
Il faut vivre en dehors du monde,
Renoncer à jeter la sonde
Au fond d'un abîme inconnu ;
Détourner nos yeux de la terre
Vers le ciel où va la prière
Et d'où l'espoir est revenu.

Notre âme éternelle, divine,
Rapporte à Dieu son origine,
Remonte à lui comme l'encens,
Et la mort n'est que la préface
D'un livre où le temps et l'espace
Seraient des mots vides de sens.

GAILDRÉE BOILLEAU. (1)

SCIENCE.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XXII.

(Suite.)

Les avis étaient partagés dans les conseils du Roi de France, sur l'opportunité de se faire remettre le Canada. Les uns disaient que le pays ne valait pas grand'chose, que c'était un sujet perpétuel de guerres inutiles avec la Hollande et l'Angleterre, qui avaient de nombreux vaisseaux :—on invoquait l'expérience de l'Espagne que son génie colonisateur avait fait descendre au rang des puissances de second ordre.

Les autres, et parmi eux le Cardinal, disaient que c'était une immense et riche contrée ; que le seul avantage des pêcheries était d'une grande importance ; que la traite des fourrures avait une importance réelle : que le maintien de cette colonie était un moyen d'utiliser pour la France un grand nombre d'hommes aventureux qu'il fallait employer quelque part.

Mais ce qui fit prévaloir l'opinion de ces derniers fut le désir de convertir les sauvages au catholicisme et le besoin de maintenir l'honneur de la France. On entra donc en négociations avec la cour d'Angleterre.

Les Anglais firent tant, que les négociations avaient déjà duré deux ans sans qu'on en fût plus avancé. Alors, sans plus de cérémonie, on arma en France 6 vaisseaux et 4 pataches qu'on mit sous les ordres du Commandeur de Razilly, de l'Ordre de Malte, qui devait avoir pour mission d'aller s'emparer de Québec et de tous les postes de la Nouvelle France retenus par les Anglais.

Ces énergiques dispositions eurent leur effet, et l'Angleterre se décida à remettre le bien mal acquis : ce qui fut effectué par le traité, célèbre dans notre histoire, de Saint Germain en Laye, conclu le 29 Mars 1632. L'Angleterre rendait le Canada, le Cap Breton, l'Acadie jusqu'à la rivière Pentagoët et notamment les habitations de Québec et de Port Royal. On devait faire à de Caën une remise de valeurs, en compensation de ce qu'on lui avait enlevé.

Il restait peu de chose en Canada ; des ruines à Québec, quelques cabanes au Sault St. Louis, à Trois-Rivières et à Tadoussac. Champlain dut être content néanmoins de la nouvelle tournure que prenaient les choses ; mais la Compagnie ne se trouvait pas en mesure de profiter de suite de sa réintégration dans ses droits. Alors on accorda à de Caën, qui était riche et avait bon nombre de navires, le droit de traiter à son profit pendant l'année 1632.

De Caën nomma son neveu, Emery de Caën, son lieutenant et

c'est lui qui devait recevoir la reddition du fort de Québec et l'abandon de toute la Nouvelle France de la main des commandants anglais ; mais comme il était calviniste on lui adjoignit un brave et fidèle catholique M. Duplessis Bochard.

Deux navires devaient partir de Dieppe et emmener des missionnaires, non plus Récollets et Jésuites, mais Capucins. Les Pères Capucins représentèrent qu'il n'était pas juste de priver les Jésuites de ces missions qui leur avaient tant coûté et le Cardinal ordonna de prendre des Jésuites ; ce furent les P. P. Anne de Noue et Paul Lejeune qui furent choisis.

XXIII.

Nous allons perdre ici le guide historique que nous avons suivi si longtemps.—Champlain pendant sa résidence en France depuis 1629 avait recueilli tous ses mémoires et les notes de ses voyages, dont il avait formé un ouvrage qu'il publia en 1632. Cette édition des voyages de Champlain paraît avoir été la plus soignée de toutes celles que nous avons.

Ce digne homme à la fin de cet ouvrage, dans une lettre adressée au Cardinal de Richelieu, déclare vouloir consacrer encore le reste de ses jours aux progrès de la religion catholique et au service de la France dans le Canada ; il dit qu'il estimera heureux pour lui de vouer à Dieu et au Roi les années qu'il avait encore à passer sur la terre. On a vu ce que déjà ce noble cœur et cette forte intelligence avaient fait pour la religion et la patrie, dans ce pays qui est le nôtre.

Jusqu'à ce moment nous avons encore comme sources historiques les lettres et mémoires des Pères Récollets, conservés à Saint Denis, documents précieux auxquels le Père Leclercq, que nous avons souvent cité, avait largement puisé ; ces sources vont encore nous manquer pour faire l'histoire des années qui vont suivre. Les Récollets ne revinrent pas en Canada ; ils abandonnèrent à regret cette vigne à laquelle ils avaient travaillé et qu'ils auraient bien encore voulu arroser de leurs sueurs et de leur sang au besoin ; mais on pensa qu'un ordre mendiant convenait peu à cette nouvelle colonie et ce furent les Jésuites seuls qui furent chargés de ces missions. Les Relations des Jésuites seront donc à peu près les seules sources où nous pourrions puiser des renseignements pour faire l'histoire des années qui vont suivre immédiatement, de 1632 à 1643. Les lettres de la Mère Marie de l'Incarnation, qui commencent en 1633, nous donneront aussi quelques renseignements précieux sinon bien nombreux.

Les Pères Lejeune et Anne de Noue s'embarquèrent sur les navires d'Emery de Caën. À l'arrivée des Français à Tadoussac le pavillon de la France fut salué avec joie par les sauvages qui avaient beaucoup à se plaindre des Anglais et qui étaient bien revenus des fantaisies qu'ils avaient eues d'un changement.

Les Montagnais unis aux Algonquins, venaient de remporter une grande victoire sur les Iroquois et, au moment où les navires entraient dans le port de Tadoussac, les Sauvages se préparaient à tourmenter trois malheureux prisonniers de la nation détestée. Les Pères réussirent à soustraire ces malheureux, pour le moment du moins, au triste sort qui leur était réservé.

En arrivant à Québec les Français apprirent la triste nouvelle du supplice récent de six prisonniers Iroquois. Les Algonquins auteurs de cette exécution étaient peu nombreux et ils tremblaient déjà de l'appréhension d'avoir bientôt à payer chèrement le Pacte cruel de vengeance qu'ils venaient d'exécuter. Un ministre protestant, qui se trouvait avec les Anglais, avait essayé d'empêcher le supplice des prisonniers et il avait réussi jusque là dans son charitable projet ; mais malheureusement un chef s'était enivré avec des liqueurs prises au fort et dans son ivresse il avait ordonné de percer le cœur d'un prisonnier ; la vue du sang et la force de l'habitude avaient fait le reste.

Disons en passant que ce ministre avait eu considérablement à souffrir de la part des Kerk : eux étaient calvinistes et lui paraît avoir été luthérien ; or, en vertu du libre examen, ils se chicanèrent très souvent et, sous prétexte du danger de révolte, Kerk avait tenu le ministre en prison pendant six mois.

De Caën avait envoyé devant ses navires une chaloupe portant une sommation à Thomas Kerk, qui commandait en ce moment à Québec : celui-ci s'y attendait mais il n'y avait pas à regimber les ordres étaient précis.

Les Kerk voyaient avec douleur cette colonie leur échapper ; la traite leur donnait à peu près 300,000 francs par an et cette année leur avait coûté très cher par les frais de leurs divers armements.

Ce fut le 13 juillet 1632 que le pavillon anglais fit place au pavillon français, que saluèrent avec plaisir les colons français et les Sauvages. Les soldats anglais étaient même très contents de

(1) Le Baron Gaudrée Boilleau est consul de France à Québec. Les vers charmants que nous reproduisons ont été copiés de l'Album de Mde. Gaudrée Boilleau, et publiés dans le Courrier du Canada.